

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

HORS-SÉRIE

Actes du colloque international

**ÉMERGENCE
ET RECONNAISSANCE**



Volume II - Bouaké, les 03, 04 et 05 Août 2017 Côte d'Ivoire

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : *administration@perspectivesphilosophiques.net*

Site internet : [http:// perspectivesphilosophiques.net](http://perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Dr. N'dri Marcel KOUASSI**, Maître de Conférences
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr. Assouma BAMBA**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Dr. N'Dri Marcel KOUASSI, Maître de Conférences, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Dr Abou SANGARÉ, Maître de Conférences
Dr Donissongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

Allocution du Président du Comité d'Organisation	1
Allocution du Directeur du Département de Philosophie.....	3
Allocution du Président de l'Université.....	7
Allocution du représentant du parrain.....	11
Avant-propos : Argumentaire.....	13
PLÉNIÈRES.....	15
Optimisme et engagement	
Mahamadé SAVADOGO.....	16
ATELIERS.....	26
SOUS-THÈME I : ÉTHIQUE, ONTOLOGIE ET ALTÉRITÉ.....	27
Le coexister comme un vecteur de l'émergence	
Pascal Dieudonné ROY-EMA.....	28
Défis culturels de la reconnaissance en Afrique à l'ère de la procréatique	
Victorien Kouadio EKPO.....	44
Fondements métaphysiques de l'idée d'émergence : une lecture bergsonienne à partir de la théorie de la durée créatrice	
Albert Amani NIANGUI.....	62
Émergence africaine et reconnaissance au prisme de Bergson : entre le possible et le réel	
Honoré Kouassi ELLA.....	80
L'altruisme, fondement de l'émergence véritable chez Platon	
Fatogoma SILUÉ.....	98
L'idée d'émergence chez Platon, une ascension vers le bien	
Amed Karamoko SANOGO.....	111
Le désir de reconnaissance au cœur du social: l'éthicité hégélienne en promotion de soi	
Kakou Hervé NANOU.....	125
SOUS-THÈME II : CULTURE ET DÉVELOPPEMENT.....	145
Le postulat de l'essence critique de la philosophie entre émergence et reconnaissance	
Didier NGALEBAYE.....	146

L'émergence comme sortie de la minorité Éric Inespéré KOFFI	170
De la réappropriation critique des savoirs endogènes : une théorie de l'émergence Jackie E. G. Z. DIOMANDÉ	187
Reconnaissance et développement chez Kwame Nkrumah Akpa Akpro Franck Michaël GNAGNE	203
SOUS-THÈME III : GOUVERNANCE ET UTOPIE.....	213
Société civile et gouvernance de la chose publique chez Spinoza : pour une émergence de la démocratie en Afrique Assanti Olivier KOUASSI.....	214
Démocratie et émergence en Afrique : la reconnaissance de l'idée platonicienne du bien comme creuset paradigmatique des valeurs N'Goh Thomas KOUASSI.....	234
Émergence et problématique de reconnaissance des droits humains dans les pays en voie de développement Berni NAMAN.....	250
La justice sociale platonicienne comme condition d'émergence et de reconnaissance des États africains Nanou Pierre BROU.....	266
Réflexion seconde et défi d'émergence de l'Afrique Moulo Elysée KOUASSI.....	284
SOUS-THÈME IV : ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ.....	307
La problématique de l'émergence de la femme autour de la philosophie hobbesienne Amenan Madeleine KOUASSI.....	308

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives*

Philosophiques est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoseologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DU COMITÉ D'ORGANISATION

Mesdames, messieurs, honorables invités, en vos rangs, grades et qualités, chers amis de la Presse, chers Étudiants,

Je voudrais, avant tout propos, remercier le Professeur **Fie Doh Ludovic**, Chef du Département de Philosophie, de l'honneur qu'il nous a fait, à l'ensemble du comité de coordination et à moi-même, de nous avoir confié l'organisation de ce colloque. C'est au nom de cette équipe que j'ai eu plaisir à diriger, et que je remercie, que je prends la parole ce matin pour souhaiter à tous et à chacun la cordiale bienvenue en Côte d'Ivoire et à Bouaké.

Mesdames et messieurs,

Le lieu qui nous accueille pour ces moments de réflexion est l'**Université**. L'essence de cette école supérieure ne peut parvenir à la puissance qui est la sienne que si, avant tout et toujours, les **Départements** qui en constituent les poches d'animation sont eux-mêmes dirigés par le caractère inexorable de leur mission : Éveiller et faire briller la lumière. Mais, y a-t-il meilleure manière de faire briller la lumière que d'organiser un colloque qui, comme le mot lui-même l'indique, est un lieu, une occasion qui fait se tenir ensemble des sachants pour rendre un concept fécond en le questionnant convenablement ? Ainsi, le Département de philosophie, pour l'occasion qu'il offre à toute cette crème de pouvoir s'exprime sur « **Émergence et reconnaissance** », vient pleinement assumer l'obligation qui est la sienne de répondre à l'appel de l'Université.

Mesdames et messieurs,

Permettez qu'à ce niveau de mon propos, j'adresse les sincères remerciements du comité d'organisation à Monsieur le Ministre des Infrastructures économiques, **Docteur Kouakou Koffi Amédé**, notre Parrain, représenté ici par Monsieur **Ekpini Gilbert**, son Directeur de Cabinet, pour son soutien et ses conseils. Je tiens également à remercier Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, le **Professeur Bakayoko-Ly Ramata**, représenté ici par le **Professeur Bamba Abdramane**, Directeur de la recherche au Ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche scientifique, pour ses encouragements.

Chers participants, le comité d'organisation a travaillé avec engagement et dévouement pour vous offrir les meilleures conditions d'accueil possibles. Mais malgré cet engagement et cette volonté des imperfections pourraient être constatées. Je voudrais, au nom du comité d'organisation, solliciter votre indulgence pour ces faiblesses liées certainement à la finitude de l'homme.

Mesdames et Messieurs, nous sommes à une messe de la parole. Et de la parole le sage Abron, **Kwabenan Ngboko**, dit:

« **Kasa Bya Kasa. Kasa Yè Ya. Kasa Kasa a. Kasa Krogron** », qui se traduit comme suit :

« Toute parole est parole. Parler est facile et difficile. Qui veut parler, doit parler clair, bien, vrai ». Puisse la transcendance permettre à chacun de parler **clair, bien et vrai**.

Je vous remercie

Monsieur Abou SANGARÉ
Maître de Conférences

ALLOCUTION DU DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

Monsieur le Directeur de la recherche, Professeur Bamba Abdramane, Représentant
Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique,
Professeur Bakayoko-Ly Ramata,

Monsieur le Directeur de Cabinet, Monsieur Ekpini Gilbert, représentant le M. le
Parrain, le Ministre des infrastructures économiques, Docteur Kouakou Koffi Amédé,

Monsieur le Président de l'Université Alassane Ouattara

Monsieur le Doyen de l'UFR Communication, Milieu et Société

Mesdames et Messieurs les Doyens des UFR,

Mesdames et Messieurs les Directeurs de Centres et Chefs de services,

Mesdames et Messieurs les chefs de Départements

Mesdames et Messieurs les Enseignants-Chercheurs, chers collègues,

À nos invités et collègues venus du Burkina Faso, du Sénégal, du Congo
Brazzaville, du Niger, de la France et des universités ivoiriennes,

Chers étudiants,

Chers représentants des organes de presse,

Chers invités,

Mesdames et Messieurs,

Qu'il me soit permis, avant tout propos, en ma double qualité de chef de
Département et de Directeur de Publication de la revue *Perspectives Philosophiques*, de
remercier très sincèrement Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la
Recherche Scientifique, Le Professeur Bakayoko LY-Ramata, pour avoir accepté la
présidence de ce colloque.

Cette rencontre scientifique est organisée sous le parrainage du ministre des
infrastructures économiques, Docteur KOUAKOU Koffi Amédé. Si nous sommes en
ces lieux ce matin, c'est grâce à sa sollicitude, son esprit d'ouverture et son désir de voir
la réflexion se mettre au service de l'homme, de la société.

Nos remerciements vont également aux autorités de notre université, notamment au Président, le Professeur Lazare Marcellin POAME, pour l'appui institutionnel, à Monsieur le Doyen de l'UFR Communication, Milieu et Société, Professeur Azoumana OUATTARA pour ses conseils et encouragements,

Nos remerciements vont enfin au Comité d'organisation de ce colloque et à tous ceux qui ont effectué le déplacement à Bouaké, témoignant ainsi leur intérêt pour la chose scientifique, à toute la presse, venue couvrir cette manifestation.

Mesdames et Messieurs, lorsque qu'une après-midi de 2015, à notre bureau, le Professeur Kouakou et moi, entourés des collègues, membres du comité de rédaction de la revue *Perspectives Philosophiques*, envisagions d'organiser un colloque international, parce que convaincus que le monde universitaire ne peut vivre sans ce type de rencontres, nous étions loin, bien très loin de penser que ce moment réunirait aujourd'hui ces illustres invités que vous êtes, autorités administratives et politiques, chercheurs, enseignants-chercheurs, étudiants, venant d'horizons divers.

Deux motivations ont été à l'origine du choix de thème de ce colloque.

Nous sommes des universitaires, mais citoyens d'un pays. Il est de notre devoir de penser notre société. Nous le savons tous, l'émergence, en Côte D'Ivoire, est promue et sous-tend la gouvernance actuelle. Il nous revient d'accompagner le politique dans sa quête d'un bien-être du citoyen. Platon, dans la *République*, révèle que le désordre social apparaît quand chacun ne respecte pas sa fonction. Nous ne sommes pas des hommes politiques, mais des penseurs voulant apporter leur contribution à la quête du plein épanouissement de l'homme, de tout homme. Nous le ferons dans le respect du jeu intellectuel et de l'éthique universitaire. C'est pourquoi nous mettrons l'accent sur la dimension sociale de l'émergence.

En ce sens, il s'agira d'apporter un éclairage sur les enjeux de l'émergence qui semblent se résumer en des chiffres, en des termes économétriques, au point de penser qu'un pays émergent se caractérise par un accroissement significatif de son revenu par habitant. Et pourtant, l'émergence n'est pas uniquement cela, c'est pourquoi nous mettons ce concept en rapport avec la reconnaissance. Expression d'un besoin de visibilité, de respect, de dignité que chacun estime dus, la reconnaissance semble bien être la condition de l'épanouissement du sujet ou du groupe, et son aptitude à participer

à la construction de la vie publique. Il s'agira de voir, pendant ce colloque, si l'émergence peut s'accommoder du déni de reconnaissance.

Pour notre génération prise, en effet, dans le vertige de la rationalité instrumentale, dans une société de plus en plus atomisée, caractérisée par l'oubli de la reconnaissance, qu'il soit individuel, fondé par le sujet universel de type kantien d'approche honnetienne, ou collectif, culturel ou politique de la perspective de Charles Taylor, symptôme d'un monde aplati, en quête d'une autodétermination anthropocentrique incertaine, il est impérieux de repenser notre rapport aux autres mais à nous-mêmes. Dans notre société technocapitaliste et totalitaire caractérisée par l'uniformisation des cultures et des comportements, en effet, il n'est pas aisé pour l'individu d'entretenir des rapports véritablement humains et vrais avec lui-même et avec autrui. Inscrit dans une logique capitaliste, l'homme semble agir désormais par calcul rationnel de ses intérêts, observateur à distance du jeu des forces et des chances de gains, loin de toute empathie avec les autres humains. Ce rapport froid et désenchanté au monde consiste à traiter ce monde et les êtres qui l'habitent comme des objets. Cette réification va jusqu'à la fragilisation de l'auto-reconnaissance. La réification comme telle est un oubli de la reconnaissance qui ne peut être réparé que par le ressouvenir d'une existence avec les autres en société. C'est pourquoi, il convient de convoquer l'émergence au tribunal de la raison critique.

Ce colloque a pour ambition de :

- Discuter et débattre autours de sujets relevant du social, de l'éthique, des droits de l'homme et de la culture ;
- Présenter, dans une approche systémique les conditions de l'émergence ;
- Mettre en évidence la nécessité d'une approche interdisciplinaire dans la recherche de l'émergence ;

Nous voulons alimenter le débat, faire de ce moment un lieu d'incubation de la décision politique, c'est-à-dire permettre au politique de faire un choix éclairé.

Mesdames et Messieurs, au sortir de ce colloque, nous comprendrons aussi certainement que la philosophie ne consiste pas à tenir des discours oiseux de types à hypostasier les conditions sociales d'existence de l'homme. En ce sens, les Francfortois, notamment Adorno affirme que si la philosophie ne veut rester à la remorque de l'histoire,

elle doit suspecter tout le réel. La philosophie est plus qu'un passe-temps pour des intellectuels qu'on qualifierait de désœuvrés. Ce colloque est un appel à la communauté, un appel à sortir de notre particularité pour retrouver le cosmos des éveillés, qui est pour nous le monde de la pensée, devant projeter sa lumière sur l'univers traversé par les avatars de la modernité. Ce rôle sociétale de la philosophie convaincra certainement nos autorités afin d'ouvrir le Département de Philosophie de l'Université Peleforo Gon Coulibaly. Annoncé depuis au moins quatre ans, ce Département, malgré le nombre de docteurs en philosophie y affectés, n'existe pas encore.

Je vous remercie

Monsieur Ludovic FIE DOH

Professeur Titulaire

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ

Monsieur le Représentant du Ministre des Infrastructures économiques,
Monsieur le Représentant de Madame le Ministre de l'Enseignement Supérieur et
de la Recherche Scientifique,
Monsieur le représentant du Préfet de Région,
Monsieur le représentant du Président du Conseil régional,
Monsieur le Maire de la Commune de Bouaké,
Madame et Monsieur les Vice-Présidents de l'UAO,
Monsieur le Secrétaire général,
Madame la Directrice du CROU,
Madame et Messieurs les Doyens des UFR,
Messieurs les Directeurs de Centre,
Mesdames et Messieurs les Chefs de service,
Mesdames et Messieurs les Chefs de département,
Madame et Messieurs les experts,
Mesdames et Messieurs les Enseignants-Chercheurs,
Chers collaborateurs du personnel administratif et technique,
Chers étudiants,
Chers amis de la presse,
Mesdames et Messieurs,

C'est avec un plaisir partagé par tous les acteurs de l'Université Alassane Ouattara que je prends la parole, ce matin, à l'occasion du colloque international sur la thématique de l'émergence en lien avec la Reconnaissance, organisé par le Département de philosophie.

L'effectivité de ma joie singulière est structurée par l'idée que le Département de Philosophie de l'Université Alassane Ouattara continue de faire jouer à ses principaux animateurs le rôle qui doit être le leur, à savoir celui de toujours passer au crible de la

pensée critique les idées, les concepts à visée développementaliste, marqués du sceau de l'ignorance, de la connaissance approximative ou d'une vulgarisation brumeuse.

C'est le sens qu'il me plaît de donner à ce colloque dont je salue la tenue à Bouaké, à l'Université Alassane Ouattara, car il permettra certainement de mettre au jour et à jour la complexité du concept d'émergence, ses dimensions et ses usages multiples, perceptibles à travers les discours politiques, les débats de salon et les rencontres scientifiques. Qu'est-ce que l'émergence ? Telle est la question inévitable à laquelle ce colloque devra donc répondre.

Pour ma part, une appréhension globalisante du phénomène me permet d'affirmer que si le concept a bien évolué depuis son émergence au début du 20ème siècle, il apparaît à la conscience de l'analyste averti comme un mouvement ascendant, porté par une totalité cohérente et conquérante, orientée vers une fin économiquement et socialement désirée. L'émergence est un élan construit et constant préparant à un saut qualitatif. D'un point de vue sociétal, elle suppose et présuppose une double modernisation, celle des infrastructures et des institutions.

Autrement dit, nous attendons de ce colloque une bonne archéologie du concept d'émergence, affranchi des premières ébauches des émergentistes. Ce sera l'occasion de prémunir ce dernier contre les extrêmes de l'émergentisme technocratique et du logocentrisme émergentiste.

En effet, en ses dimensions ontique et ontologique, l'émergence peut donner lieu à des usages allant du technocratique au logomachique en passant par l'économocentrique et le propagandiste. Elle doit, de manière impérieuse, se distinguer des notions connexes, susceptibles de la rendre brumeuse, notamment la résurgence et la jactance qui sont en fait des surgissements erratiques.

C'est pourquoi, nous attendons également de ce Colloque une consolidation sémantique impliquant le polissage du concept d'émergence sans polysémie rébarbative afin de faire émerger poliment une mentalité neuve, novatrice et constamment innovante sous-tendue par un besoin rationnel de reconnaissance.

Mesdames et Messieurs, l'émergence étant la chose la mieux partagée dans tous les pays en développement dont les citoyens aspirent à un mieux-être, cette mentalité

nouvelle devra s'incarner dans un nouveau type de citoyen, caractérisé par le respect polyforme et exemplaire, transcendant les frontières de l'anthropos et avec la force du besoin de reconnaissance, porté sur les fonts baptismaux par la dernière figure de l'École de Francfort, Axel Honneth.

La consolidation sémantique dont il est ici question devra s'accompagner d'une vulgarisation scientifique du concept d'émergence. Ce type de vulgarisation doit permettre de sortir le vulgaire de sa minorité au sens kantien du terme et de son ignorance pour le réconcilier avec les valeurs fondatrices de l'Émergence sociale parmi lesquelles le sens du civisme et le culte du travail.

Fort heureusement, la Côte d'Ivoire, consciente du poids des impondérables susceptibles de peser lourdement sur sa marche vers l'émergence, a adopté la voie prudentielle, plus réaliste, celle qui recommande de fixer un horizon et non une date. D'où l'expression « horizon 2020 » qui traduit une temporalité élastique et raisonnable.

Mesdames et Messieurs, je voudrais, à ce stade de mon propos, adresser les remerciements de l'Institution à Monsieur le Président de la République et à son gouvernement pour avoir pris la pleine mesure du défi que constitue l'émergence pour tous les pays africains en voie de développement, en situation de mal développement ou en passe d'être développés.

Je tiens également à remercier spécialement Madame le Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique, le Professeur Bakayoko-Ly Ramata. En effet, sous la houlette de notre Ministre de tutelle et des acteurs des Universités, l'on assiste à une mue de l'Enseignement supérieur, appelé à apporter sa contribution à la marche de la Côte d'Ivoire vers l'Émergence. J'en veux pour preuve ce colloque dont je félicite les initiateurs et les organisateurs qui n'ont ménagé aucun effort pour réunir, sur le sol de l'UAO, les enseignants-chercheurs et les experts nationaux et internationaux susceptibles de débroussailler le terrain toujours en friche de l'Émergence.

Je ne saurais clore mon propos sans exprimer ma profonde gratitude au Représentant du Ministre des infrastructures, Monsieur Gilbert Ekpini, porteur d'un précieux message de la part du Ministre Amédé Koffi Kouakou, au Représentant du Ministre de l'Enseignement supérieur, le Professeur Bamba qui, bien qu'averti à la dernière minute, a tenu à effectuer le déplacement. Permettez enfin que j'exprime ma

gratitude aux Autorités de la ville de Bouaké. Je pense précisément au Préfet Konin Aka dont le soutien ne nous a jamais fait défaut, au Président du Conseil régional, Monsieur Jean Kouassi Abonouan, pour sa sollicitude constante et au Maire Nicolas Djibo, notre partenaire exemplaire. Je n'oublie pas tous ceux qui ont accepté (étudiants, travailleurs, hommes politiques), ce matin, de consacrer une partie de leur temps à l'Émergence philosophiquement interrogée.

Je vous remercie

Professeur Lazare POAMÉ

ALLOCUTION DU REPRÉSENTANT DU PARRAIN

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais, de prime abord, vous exprimer les sincères regrets du Dr. Kouakou Amédé, Ministre des Infrastructures Économiques, de n'avoir pas pu personnellement être présent à cette cérémonie d'ouverture, en tant que parrain de ce Colloque de la pensée philosophique sur le thème « Émergence et Reconnaissance ».

C'est donc un réel honneur, pour moi, qu'il m'ait désigné pour le représenter à ce colloque, en présence des plus hautes sommités de la réflexion philosophique de notre pays.

Mesdames et Messieurs,

L'Émergence ! Voici un concept qui est aujourd'hui entré dans le vocabulaire de tous les ivoiriens et qui est devenu, pour certains, simplement un slogan politique ; au point où ce terme, qui est sensé traduire, avant tout, un niveau de développement économique et social, est galvaudé du fait d'une utilisation à tort et à travers.

Par ailleurs, l'une des difficultés majeures de nos pays, dans l'approche socio-économique du concept de l'émergence, est de définir le référentiel par rapport auquel s'apprécie le niveau de développement. En somme, par rapport à quel pays doit-on comparer le niveau de développement économique et social de nos États afin de savoir s'ils sont émergents ou non ; d'où la notion de « Reconnaissance » !

En un mot, quelle entité est habilitée à reconnaître l'Émergence ? Sur quelles bases s'établit cette Reconnaissance et comment se décerne cette Reconnaissance ?

Mesdames et Messieurs,

Il ressort donc, de ce bref examen du concept de l'émergence, que le thème « Émergence et Reconnaissance » retenu pour votre colloque qui s'ouvre ce jour est des plus pertinent et d'actualité.

En effet, pour reprendre la célèbre pensée de Boileau, « **Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement - Et les mots pour le dire arrivent aisément** »,

Si donc le concept de l'Émergence est mieux compris et donc mieux conçu pour nos pays, il s'énoncera clairement en termes d'une meilleure orientation des politiques

de développement sociales et économiques ; et les mots pour le dire, c'est-à-dire leur explication à nos populations, seront plus aisés parce que ces populations verront concrètement les impacts de ces politiques dans leur quotidien.

Éminents et distingués Professeurs !

Lorsqu'autant de Maîtres du penser sont réunis, moins longs doivent être les discours afin de laisser place à la libre expression du savoir.

Je voudrais donc clore mes propos sur ces mots et déclarer, au nom du Dr. Kouakou Amédé, Ministre des infrastructures Économiques, ouvert le Colloque « Émergence et Reconnaissance ».

Je vous remercie !

Monsieur Gilbert EKPINI,

Directeur de Cabinet du Ministre des Infrastructures Économiques.

AVANT-PROPOS : ARGUMENTAIRE

Plus qu'un vocable, le concept d'Émergence se pose, dans les pays en voie de développement, comme un objectif à atteindre *hic et nunc*. Le flux temporel qui semble le porter à l'horizon se spatialise à l'aune des aspirations et des potentialités économiques de chaque État. La Côte d'Ivoire l'attend de 2020 ; le Sénégal, de 2025 ; le Cameroun, de 2035, etc. Et contre Lamartine, chacun murmure : « Ô temps, accélère ton vol ! ».

On parle d'émergence, concept introduit par les économistes de la Société financière Internationale (SFI) dans les années 80, pour désigner initialement les pays en pleine croissance et qui mériteraient la confiance et la reconnaissance des investisseurs privés, mobilisant ainsi les ressources pour le financement des différents programmes et projets. L'émergence correspond à un début d'industrialisation, de croissance forte et durable, et de modernisation des institutions de l'État.

Si l'émergence est devenue le leitmotiv du discours politique désormais indissociable de l'économie, c'est parce qu'elle semble s'inscrire dans un dualisme ontologique avec la reconnaissance. La dynamique de l'intersubjectivité pose au moi la réalité de l'autre comme un autre moi qui s'offusque des formes aliénantes. Elle traduit aussi le retour à l'autre, dans l'ordre du symbolique, de ce dont on lui est redevable.

Ainsi, le statut de pays émergents se manifeste aux États sous-développés comme le gage de leur reconnaissance non seulement en tant qu'espaces d'opportunité renvoyant au devoir de reconstruction, mais aussi en tant qu'entités-sujets devant bénéficier, en raison de leurs performances économiques, de l'estime et de la confiance des investisseurs internationaux. Estime, confiance et respect, c'est d'ailleurs en ces termes que Honneth marque le renouveau du concept de Reconnaissance. Cette reconnaissance, en tant que valeur significativement proche des valeurs de considération et de récompense, est aussi celle des populations exigeant de plus en plus une redistribution équitable des richesses.

En outre, la dialectique entre émergence et reconnaissance est interactive et signifie, de ce fait, que la reconnaissance peut fonder et légitimer l'émergence, qu'elle peut la catalyser et l'entretenir. Dès lors, saisir l'émergence unilatéralement, c'est la dévoyer, la galvauder, et c'est ignorer son lien irréductible, originel et non-monnayable avec la Pensée. Aussi est-il nécessaire de la saisir dans la pleine mesure de son être, de

son essence pour mieux articuler sa relation avec le devoir de reconnaissance. N'est-il donc pas venu le moment de la reconnaissance si tant est que les pays émergents sont ceux dans lesquels les niveaux de bien-être des populations, les taux substantiels des opportunités d'emploi convergent vers ceux des pays développés ? Quelles sont les réflexions et actions à mener pour rendre compatibles les concepts d'Émergence et de Reconnaissance ?

C'est pour répondre à cette convocation du penser, que le Département de philosophie de l'Université Alassane Ouattara a choisi de mobiliser la réflexion autour du mécanisme d'osmose et de dialyse entre Émergence et Reconnaissance à partir des sous-thèmes suivants :

- Éthique, Ontologie et Altérité
- Culture et Développement
- Gouvernance politique et Utopie
- Technosciences et Progrès
- Économie et Société.

LE POSTULAT DE L'ESSENCE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE ENTRE ÉMERGENCE ET RECONNAISSANCE

Didier NGALEBAYE

Université Marien Ngouabi (Congo Brazzaville)

otwere_ossouh@yahoo.fr

Résumé :

La présente contribution interroge l'effectivité de la pratique du postulat de l'essence critique de la philosophie, telle que saisie dans la relation pédagogique et professionnelle, pour en évaluer la *difficulté* et dégager une *possibilité épistémologique-éthique* permettant de sauvegarder le schéma classique de reproduction des élites philosophantes à travers la dialogique *émergence des jeunes penseurs* et leur *reconnaissance par les penseurs attitrés*, notamment à travers le rite de passage que demeure la soutenance de thèse doctorale. Pourquoi le droit à la critique, historiquement et institutionnellement consacré, n'est-il pas souvent pratiquement toléré, laissant libre cours à l'*intolérance*? Tel est le questionnement principal de cette réflexion, dont l'enjeu épistémologique est de montrer la possibilité et la nécessité d'un *consensus rationnel* en philosophie, par-delà les difficultés de son rapport à l'*objectivité*. La *démarche* choisie applique performativement les concepts d'*émergence* et de *reconnaissance* à la philosophie elle-même, dans un environnement sociopolitique qui présente l'*émergence* comme étant d'essence économique.

Mots-clés : Critique, disjonction, émergence, épistémologique-éthique, philosophie, postulat, reconnaissance, thèse.

Abstract :

This current contribution questions the effectiveness of the practice of the postulate of the critical essence of philosophy, as captured in the pedagogical and professional relationship, to assess the difficulty and to identify the possibility epistemological-ethical allowing to save the classical pattern of reproduction of philosophical elites through dialogic emergence of young thinkers and recognition by the appointed thinkers, especially through the rite of passage that remains the defense of doctoral thesis. Why the right to criticism, historically and institutionally dedicated, is it not often practically tolerated, giving free rein to intolerance? This is the main questioning of this reflection, whose epistemological challenge is to show the possibility and the necessity of a

rational consensus in philosophy, beyond the difficulties of his report to objectivity. The chosen approach applies the concepts of emergence and recognition performatively itself, in a sociopolitical environment that presents emergence as economic essence.

Keywords: Critical, disjunction, emergence, epistemo-ethical, philosophy, postulate, recognition, thesis.

Introduction

La présente recherche porte sur la thématique : *Emergence et reconnaissance en philosophie* et pose le *problème* général de la capacité théorique et pratique du philosophe à assumer le postulat de l'essence critique de la philosophie : sans faux-fuyant, biaiserie, ni amertume. Ce problème nous inspire la question suivante : *Pourquoi le droit à la critique, historiquement et institutionnellement consacré, n'est-il pas souvent pratiquement toléré, laissant libre cours à l'intolérance ?*

À l'effet de l'instruire, nous posons *l'hypothèse* de l'existence d'un *impensé du discours*, antéprédicatif, qui n'accéderait au langage que pour placer les têtes pensantes dans la situation de renoncer aux exigences épistémico-éthiques auxquelles elles tenaient principiellement, et convoquons la *méthode phéno-prospectiviste*, qui consiste à descendre du fondé à la fondation du phénomène (1), à analyser complexement le phénomène ainsi identifié et situé (2), avant de tenter de le capitaliser pour reconfigurer la texture de la quête philosophique du Sens (3).

Ainsi, envisagée, la réflexion va s'articuler sur trois moments : critique et émergence en philosophie (1), pratique de l'essence critique de la philosophie et problématique de la reconnaissance (2) et pour réconcilier postulat et pratique critiques de la philosophie (3).

Par ce chemin de pensée, les concepts d'*émergence* et de *reconnaissance* sont appliqués à la philosophie elle-même, dans un environnement sociopolitique international qui réduit beaucoup plus le concept "*Emergence*" à sa simple dimension économique, à travers le terme « *pays émergents* ».

1. Critique et émergence en philosophie

Nous partons du *concept de recherche en philosophie*, avant de considérer son essence critique postulée, en tant qu'indicateur d'émergence d'un nouvel acteur et d'une

nouvelle pensée pour la communauté philosophique, en énonçant les *principes* et *règles* qui structurent et sous-tendent le discours des philosophes. En l'absence d'une espèce de '*manuel de procédures de la recherche philosophique*' universellement partagé¹, c'est en confrontant méthodologiquement et brièvement quelques grandes œuvres que l'on pourrait dégager quelques tendances convergentes du '*mode opératoire de la recherche et de l'enseignement philosophiques aujourd'hui*'.

Ainsi, en capitalisant l'héritage historique, E. Kant (1987, pp. 624, 625, 626) énonce clairement l'esprit du mode opératoire de la recherche et de l'enseignement philosophiques en ces termes :

Entre toutes les sciences rationnelles (a priori), il n'y a donc que les mathématiques qui peuvent être apprises, mais jamais la philosophie (à moins que ce ne soit historiquement) : en ce qui concerne la raison, on ne peut apprendre tout au plus qu'à philosopher...

Cet énoncé kantien constate l'inexistence historique d'un système philosophique, dans lequel la *Vérité* soit devenue chair, pour que quiconque l'apprendrait devienne automatiquement philosophe ! Plutôt que cela, il demande à quiconque voudrait *émerger* comme « *philosophe* » de s'instruire dans l'histoire de la pensée déjà pensée, en appliquant les principes universels de la raison à l'expérience humaine, au double plan de la *nature* et de la *liberté*, pour trouver *son* chemin, non plus en tant qu'*artiste*, mais en qualité de *législateur critique*.

La *quête d'originalité*, qui permet à l'aspirant à l'*émergence pensante* de dire : « *Je pense que* » est, ainsi, le souci majeur de la recherche philosophique, qui dispose celui qui y parvient à sortir de l'*anonymat* et de la *minorité* de la répétition ainsi que du commentaire improductif des acquis historiques, pour contribuer soi-même à leur *renouvellement*, en émergeant comme « *auteur* ». Pratiquement, cela revient à cesser d'être simplement « *professeur de philosophie* » pour devenir « *philosophe* » soi-même. Car, si les prédécesseurs n'avaient pas pris le risque et la peine d'interroger rationnellement le réel, pour en dévoiler le sens, l'*histoire de la philosophie* et le

¹ Aussi loin que nous avons cherché, nous n'avons pas trouvé un tel manuel qui, assis sur les traditions philosophiques continentale et analytique, donne des indications claires sur la formation des étudiants et thésards et sur l'apprentissage du métier de philosophe. Les quelques guides à vocation pratique et individuelle qui existent ne permettent pas de combler ce double besoin. C'est le cas du *Manuel d'Epictète*, rendu par son disciple Arrien de Nicomédie, versions électroniques (ePub, PDF) : Les Echos du Maquis, janvier 2011, 21 pages.

commentaire des œuvres, comme disciplines philosophiques, ne trouveraient jamais plus de matière, que la pensée tarirait, pour finir par disparaître de l'architecture universitaire !

L'on peut s'apercevoir que ce propos kantien, qui aura eu le mérite d'être explicite et inflexionnel pour la suite de la réflexion philosophique mondiale, a été précédé par une série de gestes philosophiques fondateurs, marquant l'attitude du philosophe face au Pouvoir d'État, pendant qu'il mène sa recherche de la Vérité, de la Justice et du Beau. Il s'agit, notamment de celle de Platon, qui pense que *la recherche philosophique va de pair avec l'amélioration de la gouvernance politique de la Cité*, en vue de l'accomplissement de la Justice, et celle de Descartes, qui *préfère éviter le heurt, pour s'occuper « sereinement » des méditations philosophiques*, tout en collant la paix à l'ordre du monde.

Ainsi, *de Platon sont nés les artistes de la pensée*, dont les enquêtes sur le réel donnent du travail aux historiens et commentateurs, tandis que *les "diplomates" de la pensée sont dérivés de Descartes*. Mais, compte tenu du fait que la spécificité de la situation du contribuable (public et privé) qui finance la recherche laisse à *désirer*², il nous semble que la philosophie devrait s'impliquer, aux côtés des autres démarches, pour contribuer à la réduction des douleurs existentielles de l'Humain sur terre, à partir des instruments qui sont à sa disposition, à savoir : l'analyse critique et prospective du séjour de l'Homme au Monde spatio-temporellement considéré et devant indiquer quelques pistes d'actions, sous la forme de ce que l'on appelle « *Recherche-développement* », guidée par l'*obligation éthique du règlement de la dette du sens* des cadres envers la société organisée qui a supporté et financé leurs études, en vue de l'intérêt général.

Certes, ces héritages platonicien, cartésien et kantien ont fait l'objet de plusieurs critiques, qui les rangent sous la rubrique générale d'*épistémologie classique*, ainsi qu'en témoigne, notamment, un titre aussi clairement orienté et virulent que *Le rationnel voilé. Ou comment vivre sans Descartes* (H. Dufrenois, 2010, 161 pages). Mais, avant cet ouvrage, il y a eu celui de T. S. Kuhn, dont R. Nadeau (1994, pp. 159-189) rend comme suit l'esprit dans le résumé de l'article qu'il lui a consacré.

En 1962, Thomas Kuhn fait paraître un livre qui allait le rendre célèbre, à savoir *La structure des révolutions scientifiques*. Il visait à produire en philosophie des sciences ce

² Puisque la dernière actualité montre que la pauvreté est encore la chose du monde la mieux partagée.

qu'il appela un - « Gestalt switch ». Il entendait, en effet, mettre en cause le « paradigme épistémologique cartésien » et proposer que l'analyse logico-méthodologique cède logiquement la place à une analyse historique et psychologiques des sciences. Mon propos est de faire voir que, bien que les premiers critiques de Kuhn se soient le plus souvent fourvoyés, en proposant ce virage radical, Kuhn a amplifié, sinon induit une crise profonde dans la philosophie des sciences post-positivistes. Car, ni l'histoire, ni la sociologie des sciences ne sont adéquatement outillées pour répondre aux questions spécifiquement logico-méthodologiques que la connaissance scientifique suscite.

Ainsi, le penser cartésien aura manqué de la puissance critique que confère l'iconoclastie de la raison face à la témérité ontologique du réel. Sa pensée s'est constituée en une *philosophie de la justification*, là où l'on attendait une *philosophie de la découverte*. Mais, quelle que soit la pertinence de ces critiques, celles-ci ne pourront pas effacer ce qu'aura été le « *moment cartésien* » de l'histoire de la philosophie. En face, l'attitude issue de Platon est un modèle dans lequel la construction de la science se soucie en même temps de la conduite sociopolitique des affaires d'intérêt général par les hommes d'État et la situation des populations considérées comme ayant droit aussi bien à la *Vérité* qu'à la *Justice*, pour lesquelles, le philosophe s'avère être un « *consultant* » *incontournable*. Dans cette attitude, il s'agit de *concilier* le développement des activités strictement épistémico-éthiques de recherche et d'enseignement philosophiques, tout en se donnant les moyens d'*infléchir la conduite des affaires publiques par les politiques*, sans leur ressembler et sans renoncer au *méta-principe critique*, non plus.

Dans cette attitude aussi, *le philosophe est toujours du côté de ceux qui ont toujours à redire*, pour pousser ceux qui ont la charge de l'action à toujours mieux décider et agir pour l'intérêt de tous. Toute l'œuvre théorique et la vie quotidienne pratique du *philosophe émergent* portent la marque de cet état d'esprit : *le combat pour la Vérité et la Justice*. Les deux grandes figures caractéristiques de l'esprit de l'élan méthodologique de la recherche et de l'enseignement philosophiques présentées à l'instant (l'hypocrisie et l'iconoclastie philosophiques) rendent compte du fond de la démarche pensante intérieure, investie par chaque philosophe au moment de la *conquête du savoir*. Mais, au moment de la *publication des résultats* de la recherche et de leur *partage* pédagogique, en vue de leur appropriation par les humanités pensante et

agissante, il y a des *méthodes plus appropriées* qui sont mises à contribution. En résumé, investir la *raison* dans la quête de la Vérité, sous l'impulsion de la *curiosité* que mobilise *l'étonnement*, qui appelle la *réflexion*, suppose le passage de la *raison naturelle* à la *raison méthodique* (Descartes).

À partir de cette posture, la raison humaine opère suivant des *principes* (universels) et *lois* (particulières). Ainsi, l'esprit du mode opératoire de la recherche philosophique peut être caractérisé, d'une part, par *l'application systématique des principes de la Raison* (I) que la Logique explicite, sous l'autorité transversale du *méta-principe critique*, cette puissance onto-logique du tri interrogateur (nuançant), interrogatoire (profond) et interrogationnel (permanent) qui, distinguant le vrai du faux, le bien du mal, le beau du laid, etc., entretient et aiguise la curiosité, tout en préservant la raison d'une chute dommageable dans le dogmatisme irrationnel, alors que la quête de la Vérité demeure son horizon épistémologique-éthique. A cet effet, D. Ngalebaye (2017, pp. 69-71) montre que la rationalité critique, dont la discussion est la sève, se déploie suivant les principes de bivalence, de l'inter-permutabilité, de l'existentialité, de l'abstraction de l'infini actuel, de la double négation et de raison suffisante.

Ces principes sont *explicitement* connus et pratiqués par certains, tandis que d'autres les pratiquent *implicitement*, sans en avoir la conscience claire, alors qu'il le faudrait, afin que la rationalité se structure au regard et devant tous.

D'autre part, l'esprit du mode opératoire de la recherche philosophique consiste essentiellement, ainsi que le montre Y. Akakpo (2012, p. 130) dans la *décision de problématiser un thème de recherche*, central pour la communauté philosophique, en *spécifiant* son traitement à travers la *recherche documentaire*, le tout passant clairement par la *problématique*, qui comprend une *question principale* et des *questions spécifiques*, chacune donnant lieu à une *hypothèse appropriée*, ouvrant elle-même à une *documentation circonscrite* et à un *axe de réflexion orienté*. Le but de ceci est de mieux élaborer l'argumentation d'ensemble, devant marquer à jamais la *contribution originale* du *chercheur émergent* à la réflexion philosophique générale sur le thème *choisi*, en vue de la reconnaissance de sa contribution par les pairs.

Mais, cet ancrage méthodologique de la recherche et de l'enseignement philosophiques est à nuancer en tenant compte de l'ouvrage de P. Feyerabend, *Contre la*

méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance au regard duquel l'essai en cours de reconstruction du mode opératoire de la recherche et de l'enseignement philosophiques vise un objectif limité, celui de *relativiser toute méthode* et mieux *faire apparaître l'objectif de l'émergence* philosophante.

Cette base observationnelle nous paraît saturée, pour montrer à présent comment les acteurs de la philosophie eux-mêmes présentent celle-ci comme étant un mode de pensée relevant d'une essence critique postulée par rapport aux autres modes de pensée que l'homme a élaborés pour instruire sa curiosité face au monde et travailler à transformer ses questions en réponses, mais dont ils éprouvent eux-mêmes du mal à pratiquer convenablement les principes et lois énoncés au point 1 de la présente recherche.

2. Pratique de l'essence critique de la philosophie et problématique de la reconnaissance

Il y a un paradoxe entre la nature essentiellement critique postulée de la philosophie et la difficile pratique de cette postulation, dont l'enjeu est aussi bien épistémologique qu'heuristique, au sens où, c'est par le travail critique et prospectif que le « *candidat* » à l'*émergence* se signale en vue de sa *reconnaissance* par les pairs. A peu près tous les philosophes et professeurs de philosophie (anciens et émergents), qui ont eu à se préoccuper de la *nature logique* de cette discipline, au regard de la quête humaine de Vérité, et comparativement aux approches mythique, religieuse et scientifique de la Vérité, relèvent que *la philosophie est une discipline intellectuelle essentiellement critique*, et que ce caractère critique lui garantit sa *pérennité dans le Temps*, tout en la préservant d'une *chute dans le dogmatisme irrationnel*.

À titre d'exemple significatif, contentons-nous de ce qu'en dit K. R. Popper (1981, pp. 124) :

Il n'y a pas de meilleur synonyme de « rationnel » que « critique » ; la croyance, bien sûr, n'est évidemment jamais rationnelle : il est rationnel de suspendre la croyance.

Par la suite, l'auteur (1981, 166) commente la même idée de la sorte :

Je défendais l'idée que l'un des meilleurs sens du mot « raison » ou « raisonnable » était celui de la disponibilité à la critique : ouverture à la critique d'autrui et promptitude dans la critique de soi.

Cet énoncé, on peut le retrouver dans tout ouvrage, vocabulaire technique ou manuel de philosophie, quant au *fond*, bien qu'une série de méprises subsistent quant à

sa *forme*, notamment chez certains philosophes, comme Hegel, chez qui la confusion entre *critique* et *contradiction* est manifeste.

À cet égard, la question à laquelle nous travaillons ici est la suivante : S'il est vrai que la philosophie est réellement d'essence critique, pourquoi les philosophes et professeurs de Philosophie ont-ils du mal à assumer pratiquement cette essence critique postulée ? Le métier de penser étant à la fois noble et complexe, les philosophes situent dans la curiosité, tout le mouvement épistémologique portant et structurant la recherche du Sens dans les différents modes de pensée que l'homme s'est donné historiquement : le mythe, la religion, la philosophie et la science.

À travers ces modes de pensée, l'homme se pose les mêmes questions concernant l'origine de l'Univers, la place qu'il peut y occuper et son destin après la mort. Les philosophes résument ces questions, généralement, dans les termes suivants : *Pourquoi y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien ?* Cette question ontologique préjudicielle portant sur le Sens de la vie humaine sur terre, est prise en charge dans un rapport différencié d'avec la raison dans les différents modes de pensée qui la travaillent. La *philosophie* la formule dans le cadre de ses recherches métaphysiques comme la recherche du sens de l'Être de tout étant, telle qu'on peut la retrouver sous la plume de P. Aubenque (2009). Les penseurs égyptiens de l'Antiquité, comme Shabaka, Kagemni, Vizir Plahotep, etc., se sont aussi posé la même question, sous la figure du *Noun* (eau abyssale), avant les philosophes grecs antiques, qui se la sont posé sous les figures multiples de *l'Eau*, du *Feu*, de *l'Air*, de la *Terre*, de *l'Idée*, etc., ainsi que le montre T. Obenga (1990, 2017). La *science* se pose la question de *l'origine* de l'Univers dans le cadre particulier de ses recherches d'astrophysique, ayant ouvert des perspectives comme la *théorie du Big bang* et la *théorie du Big crush*, qui ne cessent d'alimenter la réflexion épistémologique. Les considérations mythiques sur l'origine de l'Univers se cristallisent dans le type de mythes cosmogoniques, où les religions situent la genèse de l'Univers.

À l'examen, deux approches de la Vérité se dégagent : celle de la *rationalité* (philosophie et science) et celle de la *dogmaticité* (mythe et religion). Mais, un ouvrage comme celui de G. Balandier (1994), montre l'imbrication contemporaine de la rationalité d'avec la dogmaticité. La conscience de cette imbrication conduit à la nécessaire synthèse de ces *deux pistes de quête du Sens*, dont il convient de négocier la transversalité comme

troisième piste, en tant que faisant signe et sens vers l'universalité du Savoir, fondé dans la rationalité critique et prospective, à la frontière de l'irrationnel, mais que le quêteur du Sens regarde rationnellement sous le mode de la complexité épistémologique-éthique.

Deux moments marquent cette quête historique de la Vérité. Dans le *premier* moment, le quêteur s'engage seul, mais dialogue critiqueusement avec la communauté (de prédécesseurs et de contemporains), pour contribuer à la construction du Sens. Le *deuxième* moment est celui de la relation professionnelle et pédagogique entre le Maître et le disciple, le Directeur de thèse et le thésard, entre confrères. C'est dans ce *deuxième* moment que se formalisent les conditions du rite de passage et de réception des *philosophes émergents* par les *philosophes institués*, de la « science révolutionnaire » par la « science normale » (selon les expressions de T. S. Kuhn). C'est aussi dans ce moment de l'acte philosophant qu'éclate et apparaît la *difficulté* de la pratique de l'essence critique postulée de la philosophie, comme nous pouvons le voir dans et sur certains cas d'autocritique et de critique historiques, pour lesquels L. Wittgenstein est un *cas particulier*.

En effet, L. Wittgenstein (1990, p. 27) a publié un livre déroutant : *Tractatus logico-philosophicus*, qu'il finit par présenter comme thèse sur travaux devant un jury composé de Russell et Moore, dont il discute précisément les pensées dans l'ouvrage en question, au point où, il a cru utile d'en prévenir le lecteur : « Il se peut que ce livre ne soit compris que par celui qui aura lui-même déjà pensé les pensées qui y sont exprimées ou des pensées analogues », notamment, celles de Frege et Russell. Faisant office d'*autocritique*, L. Wittgenstein (1990, p. 112), à la suite des critiques suscitées par *Tractatus*, reconnaît, dans sa Préface aux *Investigations*, ce qui suit : « Il m'avait fallu reconnaître de graves erreurs dans ce que j'avais publié antérieurement ». *Philosophe émergent*, Wittgenstein discutait déjà avec ses maîtres qui, tenus par l'objectivité, ont reconnu l'originalité et l'ampleur de ses travaux, et l'ont accepté comme *confrère*, occupant une place de choix au cœur de la philosophie analytique, au point où la discrimination de la *philosophie du langage idéal* d'avec la *philosophie du langage ordinaire* ne saurait se comprendre sans référence à lui.

Voici L. Wittgenstein *émergé*, reconnu par la communauté philosophique, dont il est devenu un acteur incontournable. *Comment se comporte-t-il face aux autres ?* Ici est le problème. Invité à prononcer une conférence par le Secrétaire du *Moral Sciences Club* de

Cambridge, K. R. Popper (1981, 176-178) rapporte longuement la façon dont il fit l'expérience de l'intolérance philosophique de L. Wittgenstein, en présence de B. Russell :

Au début de l'année universitaire 1946-1947, je reçus une invitation du secrétaire du Moral Sciences Club de Cambridge pour faire une communication à propos de quelques « puzzles philosophiques ». Il était clair que la formulation était de Wittgenstein et que derrière se cachait la thèse philosophique qui était la sienne selon laquelle il n'existe pas de véritable problème philosophique, mais seulement des "puzzles" linguistiques. Etant donné que cette thèse faisait partie de mes aversions favorites, je décidai de parler du sujet suivant : « Y a-t-il des problèmes philosophiques ? » Je fis ma communication le 26 octobre 1946 [...]. Mais, à ce moment précis, Wittgenstein bondit sur ses pieds et dit d'une voix forte, sur un ton qui me semble celui de la colère : « Le secrétaire a fait exactement ce qu'on lui a demandé. Il a agi selon mes instructions » [...]. Wittgenstein bondit à nouveau, m'interrompit et s'étendit longuement sur les « puzzles » et sur la non-existence des problèmes philosophiques [...]. A un moment qui me parut approprié, je l'interrompis, lui soumettant une liste de problèmes philosophiques que j'avais préparée à l'avance [etc.]. Wittgenstein était assis près du feu [...]. Il me mit au défi : « Donnez-moi un exemple de règle morale ! ». Je lui répliquai : « Ne pas menacer les conférenciers invités avec des tisonniers ». Sur quoi, Wittgenstein, fou furieux, jeta le tisonnier au sol et sortit de la pièce comme un ouragan, en claquant la porte derrière lui.

Face à cette anecdote philosophique illustrative, certains pourraient objecter que la base observationnelle n'est pas saturée, pour que la conclusion en soit philosophiquement significative, en évitant de tomber dans le réductionnisme inductif dénoncé par Popper lui-même. Certes. Il se trouve que, dans le domaine des idées, il y a des choses singulières qui pèsent autant et/ou plus que des tonnes empiriques. On l'a vu : avant sa *reconnaissance* par les pairs, Wittgenstein a sévèrement critiqué Frege, Russell, Moore, etc., qui ont reçu ses critiques avec bienveillance. Mais, devenu mandarin, il a servi à la communauté philosophique une scène d'intolérance, d'intégrisme, de fermeture ouverte et de violence d'esprit indignes d'un philosophe, vu sa notoriété.

Malheureusement, ce genre de scènes constitue le lot quotidien des rapports professionnels et pédagogiques dans certaines Universités et écoles philosophiques du monde, comme si la *disjonction entre le signe et le sens* était ontologiquement nécessaire dans la collaboration entre Directeurs de thèse et doctorants, ainsi que cela se produit par ailleurs dans certains jurys de soutenance de thèses. Pourrait-on dire ou atténuer ce fait, comme Pythagore à propos de la *Sagesse*, que la *critique* est un attribut de Dieu seul débordant l'humaine condition ? Le fait qu'on postule l'essence critique de la philosophie et on la pratique sur les autres, mais l'on ne supporte pas d'en être soi-même publiquement l'objet.

Ceci oblige à donner raison à Bachelard (1983, p. 241) : « Toute doctrine de l'objectivité en vient toujours à soumettre la connaissance de l'objet au contrôle d'autrui ». Devant un objet comme l'évaluation d'une thèse de Doctorat, l'objectivité consisterait, pour les membres du jury, à l'apprécier comme élaborée par l'impétrant qui trace par elle son projet théorique, et non comme chaque membre du jury veut qu'elle soit, en tirant la portée de cette thèse vers sa spécialité, en en faisant ainsi une *lecture subjective*. Cette donnée paraît récurrente dans certaines Universités. Et, *là est notre problème avec l'objectivité* au moment de l'émergence philosophique, dans la mesure où la soutenance de thèse est un rite de passage, une consécration par laquelle le nouvel acteur émergent se fait aussi reconnaître par les membres attitrés de la communauté philosophique. En ce sens précis, *l'esprit scientifique*, pour lequel *l'autorité de l'argument* devrait primer sur *l'argument d'autorité*, n'habite ni les universitaires, ni les milieux universitaires, où prospèrent, malheureusement, des comportements et pratiques parascientifiques, en rapport avec la quête du Sens.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi est-il facile et courant de critiquer les autres, mais difficile de se laisser critiquer par eux et capitaliser performativement ces critiques dans la reprise de son propre travail philosophique? La critique est-elle ontologiquement incompatible avec la structure anthropologique de l'homme-philosophe? Les humeurs contre la critique étant des obstacles réels au progrès de la connaissance vraie dans les esprits et milieux universitaires, il est nécessaire et urgent de pousser plus loin l'enquête, afin de savoir à quoi cela se rapporte, dans la mesure où le devenir du Savoir vrai en dépend mondialement.

Entre autres pistes, F. Fukuyama (1992, p. 16), tente d'expliquer les relations parfois orageuses entre humains par ce qu'il appelle '*le désir de reconnaissance*', dont le respect mutuel conduit à un contrat de Paix entre le *Je* et le *Tu*, tandis que sa violation conduit à la guerre multiforme :

Les êtres humains, tout comme les animaux, ont des désirs et des besoins naturels pour des objets placés en dehors d'eux-mêmes : nourriture, boissons, abri, et par-dessus tout préservation de leur propre corps. L'homme diffère toutefois fondamentalement des animaux parce qu'il désire en outre le '*désir*' des autres hommes, c'est-à-dire qu'il veut être '*reconnu*'. En particulier, il entend être reconnu comme être humain, c'est-à-dire un être doué d'un certain mérite et d'une certaine dignité. Cette dignité est liée au premier chef à sa volonté de risquer éventuellement sa vie dans une lutte pour le seul prestige.

L'auteur solidifie son explication, en renvoyant à Platon, le concept de « *désir de reconnaissance* », qu'il repère chez Hegel. En ce sens, comprendre l'importance de ce désir de reconnaissance, ici adapté à la relation philosophique et pédagogique, en tant que moteur de l'Histoire, là où Marx plaçait la lutte de classes, permet de *réinterpréter* bon nombre de phénomènes familiers observés entre individus, institutions et États, comme la culture, le travail, la religion, la politique, l'amour, le nationalisme, la guerre, etc.

Précisément adaptée au *cas de l'émergence et de la reconnaissance philosophiques*, l'explication anthropologique du « *désir de reconnaissance* » par Fukuyama nous semble mieux faire comprendre pourquoi des *sommités philosophiques*, élevées dans la *discipline kantienne* et les *normes épistémologiques* mondialement partagées de la quête de la Vérité (objectivité, impartialité, universalité, pertinence et responsabilité), qui sont transversales à toutes les *régions épistémologiques* (sciences formelles ou hypothético-déductives, sciences naturelles ou expérimentales, sciences humaines ou sociales, sciences cognitives ou neurosciences et nanosciences, etc.) éprouvent du mal à assumer pratiquement les ardeurs de la critique d'autrui. Lorsque ces sommités se retrouvent dans la posture de *Maître à penser*, de Mandarin, avec une *notoriété* assise sur des travaux historiquement réalisés et des générations d'étudiants devenus eux-mêmes des enseignants-chercheurs, cadres dans l'administration publique ou les entreprises privées de renommée mondiale, elles en viennent à perdre *l'esprit scientifique* marqué par l'humilité, la modestie, l'acceptation de la critique et la prise en compte des critiques reçues, alors qu'elles professent ces vertus épistémologiques dans leurs enseignements. Ils se réservent tous les droits et traitent souvent *autrui* (le disciple ou même leurs pairs) comme des moins que rien, c'est-à-dire précisément privés de droit ou de dignité, instituant ainsi un *droit asymétrique*.

Parmi les vices anthropologiques, *l'orgueil* et *l'égoïsme* poussent le *soi* à ne pas considérer *l'autre* comme son égal, ni soi-même comme un autre, pour reprendre la célèbre expression de Paul Ricœur. Alors, la *disjonction* entre le signe et le sens s'installe *durablement* dans les esprits et pratiques universitaires, comme nouveau protocole parascientifique, non déclaré, ni énoncé, mais qui structure les esprits et pratiques tant individuelles qu'institutionnelles, sous la forme de *l'impensé du discours*, hypothèse centrale de notre réflexion.

Cette situation que l'on observe au niveau des *institutions universitaires*, chargées par le contribuable de produire les technosciences vraies, d'en assurer la transmission par l'enseignement et d'éclairer la communauté humaine élargie par la consultance multiforme, on peut aussi l'observer au niveau de l'*institution judiciaire*, notamment celle des États africains postcoloniaux, où l'éthique et la compétence technique sont *disjonctées* dans la personne du *Magistrat moderne*, contrairement à celle du *Juge coutumier*, où elles sont *conjonctées*, ainsi que le relève J. G. Bidima (2003, pp. 83 ; 85), qui s'en est aperçu et qui souligne, dans la gouvernance quotidienne moderne, la multiplication improductive des lois et règlements pour les mêmes objets, et leur accumulation au fil du temps, dans les termes suivants :

La focalisation sur les procédures a cette fâcheuse habitude de faire croire que le problème du droit est bureaucratique ; elle néglige ainsi les acteurs du droit... Notre proposition est que le droit n'existe en Afrique que dans la tension entre l'ancien et le nouveau et entre l'imposition et la négociation. La question qui est en jeu est celle de la possibilité de penser l'"entre-deux réalités".

Bidima amplifie et commente ce constat à la page suivante de l'ouvrage précité (2003, p. 85) :

Le juge dans le procès traditionnel mettait en jeu son ethos³, ce qui n'est pas le cas avec les États postcoloniaux... Les droits traditionnels produisent à ce niveau une efficacité que n'a plus le droit actuel. Le juge, dans son rapport à la diction de la loi semble ne s'en tenir le plus souvent qu'à la technique, sans s'impliquer dans "dire de la loi"... C'est le problème de la qualification juridique des faits...

En réalité, *la possibilité de penser l'« entre-deux réalités »*, à laquelle Bidima appelle de tous ses vœux, existe déjà dans le *code épistémologique Otwere*, qui tient fermement unies la *compétence technique* et la *moralité*, comme paradigme de leadership devant impulser et propulser le management des affaires d'intérêt général. Bidima ne s'en est pas aperçu à cause de la *méthode* qu'il utilise pour construire son livre : il ne part pas de la comparaison généralisante des études de cas précis de certains codes épistémologiques d'Afrique (Nord, Ouest, Est, Centre et Sud), pour en dégager une idée générale, mais il sous-entend une telle idée et évoque la situation au niveau

³ Que nous pouvons rendre ici par la *personnalité* (honnêteté, bonnes mœurs...) du juge traditionnel qui s'implique à fond dans la procédure, là où son collègue "moderne" croit ne faire que son travail, sans souci de la corrélation entre la qualité de sa prestation et sa personnalité, en séparant la compétence technique de la moralité : c'est l'anticipation d'une loi comme celle qu'a fini par voter le Parlement français sur la *moralisation de la vie publique*, visant particulièrement la suppression des *emplois familiaux* et de la *réserve parlementaire*, par lesquels les Députés pouvaient embaucher leurs femmes et enfants à l'origine des derniers scandales d'affaires en France.

africain, sans fondement anthropo-sociologique avéré. Méthodologiquement, cela ne relève ni de l'induction, ni de la déduction, ni même de l'abduction, mais d'une espèce de généralisation sans fondement méthodologique se traduisant par des propos assez vague, malgré leur apparence esthétique⁴.

A tous ces égards, *l'explication anthropologique* fournie par F. Fukuyama nous semble mieux dévoiler l'impensé du discours par lequel l'esprit scientifique déserte les milieux universitaires au profit de l'esprit parascientifique, à travers *la difficile pratique du postulat de l'essence critique de la philosophie*, telle qu'on peut l'observer dans la relation pédagogique entre le Maître et le disciple, au sein de la communauté philosophante et dans certains jurys de délibération de soutenance de thèses, mécanismes institués d'émergence et de reconnaissance philosophiques.

Pour en présenter *l'épreuve* et en faire la *preuve* épistémologiques, nous allons à présent voir brièvement comment *ces* indicateurs théoriques fonctionnent chez T. S. Kuhn, où ils règlementent *l'émergence* (se signalant par la structure de la révolution scientifique en chantier) et *la reconnaissance* (consécration par les pairs et prise en compte de la nouvelle approche discursive dans les débats philosophiques et dans les Références bibliographiques engagés à cet effet), avant de pouvoir en tirer l'essentiel des conséquences épistémo-éthiques prospectives.

L'ouvrage par lequel T. S. Kuhn est entré dans l'Histoire, *La structure des révolutions scientifiques*, peut permettre d'illustrer ce passage de l'émergence à la reconnaissance philosophique, que nous pouvons caractériser en quatre étapes dynamiques et complémentaires : la science normale (1), la crise scientifique (2), la révolution scientifique (3) et l'impact/influence de cette révolution scientifique sur la communauté (4). Etant donné que la *transition* ou le passage de l'émergence à la reconnaissance est organisé par la « *science normale* », voici ce que Kuhn (1972, p. 39) en dit :

Pour voir comment cela est possible, il nous faut réaliser combien un paradigme peut être limité, tant en envergure qu'en précision au moment de sa première apparition. Les paradigmes gagnent leur droit à l'existence parce qu'ils réussissent mieux que leurs concurrents à résoudre quelques problèmes que le groupe de spécialistes est arrivé à considérer comme primordiaux...

⁴ A ce propos, le lecteur peut consulter Didier Ngalebaye, « Structure et fonction épistémo-éthiques de l'argument persuasif dans le discours de Twere », in Bienvenu Boudimbou (sous la coord.), *La parole publique*, Brazzaville, Les Editions Hémar, 2016, pp. 103-128.

Dans la présente quête, nous utilisons l'approche kuhnienne uniquement comme instrument théorique et historique nous permettant, d'une part, d'illustrer la difficulté anthropologique de pratiquer soi-même le postulat de l'essence critique de la philosophie que l'on enseigne aux autres, et d'autre part, de penser le passage de l'émergence à la reconnaissance philosophiques, sans entrer dans le détail de la discussion qu'elle suscite, et au sujet de laquelle, il existe bien des travaux. Parmi ceux-ci, nous épinglons l'article de Robert Nadeau (1994, pp. 159-189.), « La philosophie des sciences après Kuhn ». La conclusion de cet article est très percutante quant à la réserve problématologique que nous émettons sur les travaux interrogateurs à l'égard de l'approche kuhnienne de la philosophie des sciences, dont nous ne soulignons ici que la valeur pédagogique et heuristique illustrative. Toutefois, comme toute production philosophique, sa pensée redonne à penser à la postérité. L'entreprise intellectuelle à laquelle Thomas Samuel Kuhn se livre dans *La structure des révolutions scientifiques* consiste à montrer que le processus de développement de la connaissance scientifique n'est pas cumulatif, mais discontinuiste.

Les transformations profondes que subit la connaissance scientifique, résultats de processus longs et complexes, Kuhn les appelle « *révolutions scientifiques* », dont la base d'effectuation est la *découverte* d'un puzzle ou d'une *anomalie* qui, à un moment donné de l'histoire de la discipline considérée, met fondamentalement en échec la *science normale*, considérée comme le modèle de rigueur, s'architecturant autour d'un *paradigme*, un référentiel théorique, qui propose un dispositif scientifique normalisé (concepts, principes, postulats, méthodes, théorèmes), efficace, mais borné et comportant des biais socioéconomiques.

Quand les prédictions de la *science normale* s'avèrent de plus en plus fausses, le doute s'installe à son sujet. Le *paradigme* en place dévoile ses limites et entre en état de *crise*, favorisant ainsi l'*émergence de nouvelles théories*, qui candidatent au titre de « *nouveau paradigme* », pour remplacer celui qui est en défaut. Alors, les idées scientifiques se livrent un combat cruel sur les plans scientifique et social : portées par des *chercheurs émergents* (jeunes ou vieux), elles s'opposent à celles défendues par des *chercheurs âgés*, et tentent de s'imposer, pour relancer un processus scientifique normal. Afin de choisir entre ces *néo-théories émergentes*, concurrentes et complexes,

la communauté scientifique est *embarrassée*, du fait qu'alors, les *critères strictement logiques* ne suffisent plus pour arracher l'assentiment des scientifiques concernés par la crise du paradigme régnant.

Cet embarras est renforcé par la *difficulté* de porter des jugements rationnels en dehors du cadre de la science normale, d'une part, et celle de la communication entre des *proto-langages scientifiques en gestation*, incommensurables entre eux, par essence, d'autre part. La résolution d'une crise n'interviendra que si l'un des groupes en présence réussit à *convaincre* et *convertir* tous les autres chercheurs au paradigme qu'il défend et qui deviendra progressivement réunificateur, rassembleur et consensuel : c'est la dernière phase de la *révolution scientifique*, marquée par l'adoption du *dispositif technique* (outils, méthodes, objectifs, biais) du paradigme triomphant par la majorité des membres réputés de la communauté de scientifiques.

Plusieurs raisons peuvent expliquer le *triomphe* d'un paradigme sur les autres : échec des prédictions proposées par l'ancien paradigme, et réussite du nouveau, *critère du rasoir d'Ockham*, découverte des faits nouveaux venant trancher performativement le débat jusque-là enlisé, etc. Ces transformations bouleversent la vision du monde de chaque scientifique qui s'inscrit, alors, dans le nouveau cadre d'observation des phénomènes, remet en cause l'expertise acquise, les réseaux et méthodes en place, ainsi que la légitimité et la notoriété personnelles au sein de la communauté scientifique. Il en résulte que les « *rescapés* » du paradigme déconstruit perdent *rapidement* leur autorité scientifique.

Cette approche kuhnienne de l'histoire des sciences a suscité des critiques de deux principaux ordres : d'une part, la thèse que le *contenu de la science normale* résulterait d'un *consensus au sein de la communauté scientifique*, non nécessairement fondé sur des *critères objectifs*, ce qui conduira I. Lakatos et d'autres auteurs à suspecter Kuhn de *relativisme épistémologique*, et d'autre part, la réalité que l'*histoire des sciences de la nature*, ainsi que celle des *sciences sociales*, montre plutôt comment et combien plusieurs paradigmes concurrents peuvent cohabiter sur une longue période, sans que l'un d'eux s'impose comme science normale isolée.

À notre avis, le *premier niveau* de ces critiques dénote clairement de l'*ambiance chaotique et parascientifique* qui règne souvent dans les unités de recherches universitaires, les relations professionnelles entre enseignants-chercheurs et les rapports

pédagogiques entre Directeurs de thèses et thésards, et aussi bien souvent entre membres de jurys de soutenance de thèses, tandis que le *deuxième niveau* des critiques adressées à Kuhn relève la possibilité de développer une certaine *tolérance épistémologique* en milieux universitaires.

Par-delà l'illustration historique, pédagogique et heuristique de la *difficulté* de pratiquer réellement et sainement le postulat de l'essence critique de la philosophie, que nous venons de faire de l'approche kuhnienne de l'histoire des sciences, en complément de l'échange orageux entre Wittgenstein et Popper, il faille à présent voir quelles *leçons épistémologiques prospectives* nous pouvons en tirer, afin de *contribuer performativement à apaiser et réconcilier les rapports* souvent orageux tels qu'observés dans les institutions universitaires entre différents acteurs, et ainsi *assainir les milieux*, pour *propulser la qualité des résultats* attendus par le contribuable qui finance la recherche et, comme dirait E. Kant (1987, p. 632) :

Pour le maintien [de] l'ordre, la concorde générale, et même le bon état de la république scientifique, et qui empêche des travaux hardis et féconds de se détourner de la fin capitale, le bonheur universel.

Ainsi, la pratique du postulat de l'essence critique de la philosophie, instance d'émergence philosophique de nouveaux acteurs, a un impact direct sur la reconnaissance de ceux-ci par les membres institués de la communauté philosophique internationale.

3. Pour réconcilier postulat et pratique critiques de la philosophie

Le descriptif réalisé au point 2 de l'analyse montre que les acteurs impliqués dans la recherche universitaire de la Vérité (philosophes et scientifiques de toutes disciplines) cherchent un *noumène* (le postulat de l'essence critique de la philosophie), mais dont ils ne se donnent ni la conscience claire, ni les moyens, ni la responsabilité pour le *phénoménaliser*. Cette troisième partie se propose d'*indiquer quelques pistes de contenu d'un consensus rationnel en philosophie*, qui était déjà le projet leibnizien, dans le sens la réconciliation des points 1 et 2 de la présente réflexion.

Sans relancer la piste leibnizienne de l'entente universelle par le calcul rationnel, nous allons travailler ici à *construire pratiquement la même possibilité*, en combinant dialogiquement et prospectivement les deux ordres de critiques faites à Kuhn dans une

même geste pensante, comme tentative de réponse à la question : *Comment un consensus en philosophie serait-il possible sur la base de critères objectifs ?*

L'on sait que, concernant *la Science*, objet de l'*épistémologie*, une définition et une méthodologie universalistes, tenant transversalement compte de toutes les *régions épistémologiques*, n'est pas encore possible, alors qu'il l'aurait déjà fallu. A cet égard, la plupart des auteurs qui ont tenté de dégager une idée générale et complexe de la Science sont tombés dans le réductionnisme méthodologique ou disciplinaire, en voulant définir la Science en général à partir des axes de leurs disciplines d'attache, par généralisation, en l'appauvrissant de la richesse ainsi manquée des autres disciplines non prises en compte.

Ainsi, G. Bachelard (2005, p. 5) laisse échapper le propos suivant :

La science, somme de preuves et d'expériences, somme de règles et de lois, somme d'évidences et de faits, a donc besoin d'une philosophie à double pôle. Plus exactement, elle a besoin d'un développement dialectique, car chaque notion s'éclaire d'une manière complémentaire à deux points de vue philosophiques différents.

L'on voit clairement que Bachelard définit la Science en général à partir des marqueurs de ses sciences physico-chimiques d'origine, par l'exclusion des sciences formelles, sociales, etc.

Dans ces conditions, la philosophie s'en sortirait-elle sans imitation ? Comment, par exemple, les jurys de thèses pourraient-ils délibérer et évaluer objectivement et justement les thèses soumises à leur auguste appréciation ? Comment éviter de servir à l'assistance les scènes indigestes courantes où soit la prestation de l'impétrant est visiblement insignifiante, mais la mention « *Très Honorable* » que le Jury lui décerne souverainement, après concertation, semble disproportionnée, soit la mention attribuée par le Jury sous-évalue visiblement la prestation de l'impétrant, ce qui installe le doute dans l'opinion de l'assistance, bien que son avis ne compte pas, certes ? Comment harmoniser *l'objectivité* aussi bien dans l'enseignement que dans la docimologie ?

Depuis précisément M. Weber (1917 ; 1959), *l'objectivité* se définit au moyen de son *principe de neutralité axiologique* comme l'*effort épistémologique-éthique* que le quêteur du Sens doit fournir pour prendre et considérer l'objet du discours toujours en lui-même, tel qu'il se donne à voir, et non jamais tel qu'il veut qu'il soit, sous le prisme des valeurs culturelles dont l'universalité n'est pas prouvée. Dans l'histoire de la

philosophie des sciences, la tendance la plus courante est de disjoindre *l'épistémique* (le savoir) de *l'éthique* (la morale transcendée), aussi bien aux niveaux *théorique* (la conquête de la science et la réflexion axiologique ne font pas de pair) que *pratique* (le modèle de philosophe socratique ou sartrien ne court plus les rues. Au regard de ce parallélisme, le concept d'*épistémo-éthique*, que nous suggérons, est un appel à la dialogique de l'épistémique et de l'éthique, contre la dichotomique entre faits et valeurs érigée par les auteurs analytiques classiques comme paradigme de pensée et qui, en pratique, se traduit par la formation d'esprits capables d'assumer et vivre les exigences de leurs pensée avec constance. L'*épistémo-éthique* est, donc, la pratique dialogique et transversale de l'éthique fondée sur l'épistémique dégagée de l'évaluation prospective de la tradition au moyen de l'herméneutique prospectiviste. Le concept d'*épistémo-éthique*, ainsi élaboré, à partir du cas significatif de l'Afrique, peut s'appliquer à tout patrimoine culturel mondial, où le lien entre tradition, modernité et postmodernité est en jeu. Ainsi envisagée, *l'objectivité est le fondement du consensus rationnel entre acteurs épistémiques relevant de disciplines et régions épistémologiques différentes*. En tant que doctrine, elle est professée, mais en tant qu'état d'esprit partagé et pratique professionnelle, elle ne court pas les allées des amphes.

Hegel a prescrit à la postérité pensante que, « *philosopher, c'est penser la vie* ». Or, notre vie aujourd'hui, c'est la *technoscience* qui la structure ; d'où, tous les questionnements actuels de *posthumanisme* et de *transhumanisme*. Depuis longtemps déjà, la *philosophie* est invitée à se débarrasser de son *orgueil historique*, pour se résoudre et s'installer dans une posture modeste face à la *Science*, dans un rapport disproportionné où elle cesse d'être productrice de savoir, pour en devenir un simple *consommateur morose et sans ambitions*.

Dans cet élan, B. Russell (2002, pp. 277 ; 280) invite la philosophie à faire l'expérience de *la méthode scientifique*, qui a fait ses preuves dans l'élaboration de la technoscience, dont l'Humanité vit aujourd'hui, pour ainsi gagner en rigueur :

Pour devenir un philosophe pratiquant la philosophie comme une science, il faut une certaine discipline particulière de l'esprit. Il faut que soit présent, avant tout, le désir de connaître la vérité philosophique, et ce désir doit être suffisamment puissant pour survivre des années durant, quand ne surgit aucun espoir d'y donner satisfaction [...]. En même temps, et comme un auxiliaire essentiel à la perception directe de la vérité, il faut acquérir une imagination fertile en hypothèses abstraites. C'est, je pense, ce qui a le

plus manqué en philosophie. L'appareil logique était si maigre que toutes les hypothèses que pouvant imaginer les philosophes se trouvaient incompatibles avec les faits.

Malgré le *réductionnisme méthodologique* que nous avons vu à l'œuvre chez Gaston Bachelard, comment la philosophie pourrait-elle importer, pratiquer et capitaliser la « *méthode scientifique* », alors que celle-ci n'est énoncée nulle part, comme nous y invite L. Wittgenstein (1991, 6.53) :

La juste méthode de philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature - donc quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie - et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode ne serait pas satisfaisante pour l'autre - il n'aurait pas le sentiment que nous enseignons de la philosophie - mais elle serait la seule rigoureusement juste ?

Reconfigurant la philosophie de la *doctrine* en une *méthode*, Wittgenstein demande à celle-là d'abandonner l'ineffable (le noumène) et la métaphysique, qui prétend le penser, pour se reconverter, soit en *épistémologie* (des sciences naturelles), soit en *méthodologie* des sciences formelles. *Clarifier* les propositions des sciences de la nature et procéder à l'*analyse logique du langage*, qui sera l'objet principal du discours du *positivisme logique*, exalté par le Cercle de Vienne, voilà les nouvelles tâches que Wittgenstein confie et confère à la philosophie, si elle veut devenir rigoureuse, en échos au *projet de philosophie de la rigueur* que l'on voit poindre de Frege à Wittgenstein, en passant par Husserl, qui en aura énoncé le concept : *La philosophie comme science rigoureuse*⁵.

Dans le passage wittgensteinien cité, qui marque aussi la *transition* du protocole de la *philosophie continentale* pour celui de la *philosophie analytique*, la *clarté* est une exigence formelle du discours très attendue, telle qu'elle structure l'objectivité et facilite l'intercompréhension entre le locuteur et l'interlocuteur. Car, c'est partagé que le savoir devient universel, science : fondé et projeté dans la critique.

L'autre *appel à la modestie philosophique* vient, non pas d'un auteur individuel, mais de l'esprit du Temps porté par la science sur l'humain, et au sujet du *projet de perfectibilité humaine*, oscillant entre l'*imbécilité* (Rousseau) et la *perfection* de la condition humaine par la technoscience (l'amélioration humaine : H+). Ces questionnements sont au cœur du *transhumanisme* et du *posthumanisme* qui appellent,

⁵ Nous renvoyons ici le lecteur à notre essai : Didier Ngalebaye, *Le projet de philosophie de la rigueur, I*, Paris, Publibook, 2016, 358 pages.

non seulement à la redéfinition de l'*humanisme*, mais surtout à la reconfiguration de l'*épistémologie*, à partir du moment où la nature en et autour de l'homme n'est plus durablement *naturelle*, mais le produit de la *technoscience*, qui met désormais l'homme en cohabitation avec ses produits (cyborgs, robots, téléphones, ordinateurs...).

Aristote avait pensé la *Terre et le Ciel comme deux systèmes cosmiques différents* obéissant aussi à des lois différentes : le *changement*, pour le premier, et l'*immobilité*, pour le second, en présupposant que l'immobilité était l'état naturel des objets. En face, Issac Newton, sur la base de la méthode expérimentale élaborée par Galilée, tenta une première synthèse des deux systèmes. D'une part, il examina de plus près l'idée galiléenne selon laquelle les corps tombent tous à la même vitesse et que la résistance de l'air agit sur les objets mobiles, et d'autre part, il observa que les objets ont tendance à se maintenir, soit au repos, soit en mouvement, et que des objets différents présentent un degré variable de force d'inertie, dans le sens où la masse d'un objet représente sa quantité d'inertie. De ces observations, il tira trois lois du mouvement (inertie, accélération et mouvement) qui permettent d'expliquer à peu près tous les mouvements et toutes les forces terrestres. Il conclut que *le Ciel et la Terre font partie du même univers*, à travers l'énoncé même de sa *loi de la gravitation universelle* (Asimov, 1985, pp. 69-77).

Sur la base de ces acquis de l'histoire des sciences, et en tenant compte des progrès en cours de la technoscience, l'on peut constater que l'*homme* n'est plus *naturel*, au sens où la *nature* (végétale, animale et minérale) n'est plus l'objet exclusif du discours scientifique. Dans ces conditions théoriques, la *technoscience* structurant désormais l'ensemble de la vie « *humaine* » individuelle, collective et institutionnelle, « *penser la vie* » revient, d'une part, à assurer la promotion de l'amélioration de la condition humaine à travers des technologies diverses de perfectionnement de la vie humaine sur terre, avec pour but, l'élimination du vieillissement et l'augmentation des capacités tant intellectuelles, physiques que psychologiques de l'homme, et d'autre part, à étudier prospectivement les bénéfices et dangers, l'éthique du développement et de la mise en œuvre de ces technologies sur la condition humaine et son environnement de vie, qu'il partage désormais avec les produits de la technoscience. Pour cela, l'*objectivité* est la principale attitude raisonnable devant permettre au *Je* et au *Tu* de faire l'expérience du même Monde.

Ce nouveau contexte existentiel, bouleversant à tous égards, appelle le penseur à tout redéfinir : l'homme, la nature, la société, la politique, l'amitié (chacun est plus proche, par exemple, de son téléphone et de son ordinateur que de son voisin humain), l'amour, l'épistémologie, etc. Dans ces conditions, l'alliance entre la critique et l'autocritique peut utilement assurer la veille contre l'incertain sans visage.

Conclusion

Quelle que soit la tradition philosophique dans laquelle on s'installe (continentale, analytique ou autre), la critique, essence de la philosophie dans sa quête séculaire de la Vérité, occupe une place stratégique sur l'itinéraire intellectuel devant conduire l'*apprenti-philosophe* de l'émergence à sa reconnaissance par la communauté des chercheurs attirés. Pour cela, la soutenance de thèse reste le rite de passage consacrant le nouvel acteur-philosophe, à défaut de la publication d'un ouvrage révolutionnaire. Dans un cas comme dans l'autre, le postulat de l'essence critique de la philosophie se pratique difficilement, notamment, dans la relation professionnelle ou intersubjective, alors qu'elle demeure engagée pour sauvegarder l'objectivité des évaluations, dans le sens d'un consensus philosophique minimal, qui donne un sens à l'universalité appliquée à la philosophie. Sous ce rapport, le triple appel à la *modestie philosophique* examiné dans cette réflexion (Russell, Wittgenstein et l'esprit du Temps) est au fond un *appel à l'objectivité*, en tant que celle-ci est la seule attitude *épistémologique* indispensable devant permettre à la communauté des quêteurs du Sens (philosophes et scientifiques), par-delà la communauté humaine élargie (bailleur de fonds de la recherche), de faire face en toute responsabilité aux menaces et défis que l'humanité a créés, mais qu'elle doit aussi relever : au bénéfice ou au péril de sa survie.

C'est *l'objectivité* ainsi entendue qui devrait être la base de l'entente rationnelle entre les humains sur des préoccupations partagées comme la survie multiforme de l'humanité, et dans la reconnaissance réciproque des valeurs de dignité émergentes tant du soi que d'autrui, fondement et finalité de l'éthique. Cette *objectivité*, l'Université, qui a la triple mission de renouveler les élites par *l'enseignement*, de procéder à la *recherche* permanente et multiforme de la Vérité et d'assurer le service à la communauté par la *consultance*, devrait pouvoir la préserver, la vivifier et la perpétuer

dans la geste académique et pédagogique, par la valorisation de la critique et de l'autocritique saines et performatives.

Ainsi, se situant au niveau des enjeux inter-civilisationnels mondiaux, l'*épistémologie*, articulant dialogiquement l'épistémologie avec l'éthique, peut être la garantie tant recherchée de l'objectivité, en ce qu'elle fonde tolérance, sérieux et responsabilité. Pendant que nous positionnons et assurons la promotion de l'*épistémologie*, nous sommes conscients de l'existence connexe de l'*éthique du care*, autour de laquelle une littérature scientifique est en train de se densifier. Ainsi, l'éthique du care existe pour les sociétés froides, occidentales, où la solidarité est une conquête sociologique, dans la mesure où elle n'est pas naturelle. Elle est une réflexion compassionnelle dont le but est la reformulation des politiques sociales, en vue de plus d'égalité entre les différentes couches sociales. Son territoire est limité. En face, l'*épistémologie* concerne les enjeux civilisationnels saisis synchroniquement et diachroniquement, tels qu'ils engagent les relations internationales aujourd'hui. Logiquement, en compréhension comme en extension, le territoire de l'*épistémologie* étant plus large que celui de l'éthique du care, celle-ci ne peut pas invoquer celle-là comme argument dans une construction partant du local pour l'Universel, et concernant l'ensemble de la condition humaine.

Références bibliographiques

AKAKPO Yaovi, 2012, *La recherche en philosophie. De l'intuition du thème à la soutenance de la thèse*, Paris, L'Harmattan.

AUBENQUE Pierre, 2009, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, Paris, PUF.

BACHELARD Gaston, 1983, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, VRIN.

BIDIMA Jean Godefroy, 2003, « Rationalités et procédures juridiques en Afrique », in *Diogène*, 2003/2, n°202.

DESCARTES René, 2000, *Discours de la méthode*, présentation et dossier par Laurence Renault, Paris, GF Flammarion.

FUKUYAMA Francis, 1992, *La fin de l'Histoire et le dernier homme*, traduction de l'Anglais par Denis-Armand Canal, Paris, Flammarion.

KANT Emmanuel, 1987, *Critique de la raison pure*, traduction française par Jules Barni, Paris, Garnier Flammarion.

KUHN Samuel Thomas, 1972, *La structure des révolutions scientifiques*, traduction française de Laure Meyer, Paris, Flammarion, Collection Champs.

MOLINARIO Jean, 2013, « Le posthumanisme entre humanité élargie et fin de l'humanisme », in *580-Troubles dans la définition de l'humain_553* 28/11/13.

Nadeau R., « La philosophie des sciences après Kuhn », in *Philosophiques*, n°211 (1994), pp. 159-189.

NGALEBAYE Didier, 2016, *Le projet de philosophie de la rigueur*, I, Paris, Publibook.

PATRY Michel, 1975, « La fonction critique de l'Université », in *Philosophiques*, vol. 2, n°1.

POPPER Karl Raimund, 1981, *La quête inachevée*, traduit de l'Anglais par Renée Bouveresse, avec la collaboration de Michelle Boulin-Naudin, Avant-propos de Christian Schmidt, Paris, Calmann-Lévy.

OBENGA Théophile, 1990, *La philosophie africaine de la période pharaonique*, Paris, L'Harmattan.

OBENGA Théophile, 2017, *L'Égypte, la Grèce et l'école d'Alexandrie. Histoire interculturelle dans l'Antiquité. Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque*, Paris, L'Harmattan.

RUSSELL Bertrand, 2002, *La méthode scientifique en philosophie*, traduit de l'Anglais par Philippe Devaux, Paris, Payot.

Weber Max, *Le savant et le politique* (1917 ; 1919), Préface de Raymond Aron et traduction par Julien Freund, Plon, 1959, nouvelle traduction par Catherine Collio-Thelène.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1990, *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, traduction de l'allemand par Pierre Klossowski, introduit par Bertrand Russell, Paris, Gallimard.